commerce, nos cultivateurs en seraient réduits à vous damander, comme unique moyen de salut, un droit sur le bié ? Certainement nou.

Sur les graines oléagineuses, un de nos collègues vous prepose un droit de 6 fr. par hectolitre. Eh bien, à Earlin, le parlement allemand a voté, il y a quatre jeurs, un relèvement de droits sur les graines oléagineuses et sur un certain nombre d'autres articles industriels et agricoles dont la désignation suit:

		Le	mı	re	k V	ant	1	r. 25.	
								ANCIEN	NOUVEAU
								-	-
								marks.	marks.
Frement.								. 1	3
Seigle .								1	2
Orge								1 1	2
Avoine .								1	2 2 2
Légumes	sec	8.						1	2
Graines								0.3	
Mais .								0.5	
Malt								1.2	
Farine .								3	3 5
Beis non	toi	AIG	•	•	•	•	•	0.1	0.3
Bois on d	OHA	llag	•	•	•	•		0.25	0.3
Bois de te	2000	TOO						0.23	1 ,
Eau-de-V	MA	POR UL		•					0.4
								48 .	80
Miel		·	.*					3	20
Dentelles								250	350
Robes bi									
_ de dent								900	1200
Fleurs ar								300	900
Plumos d	écor	ati	708					300	900
Batiste. Bougies.								600	80)
Bougies.								15	18
Les gra	ine	ol	éag	ine	use	8 1	repl	ésentai	ent une des
branches	les	plu	18 1	léce	ond	88	de	notre	production

branches les plus fécondes de notre production agricole. On peut les taxer sans porter atteinte à l'intérêt de l'alimentation publique.

Les importations de graines et de fruits oléagineux représentent annuellement une somme de 170 millions. Un droit de 6 fr. par hectolitre à l'entrée assurerait cette culture dans des conditions rémunératrices pour nos cultivateurs. Ce droit de 6 fr., pourquoi votre commiscion ne vous propose-t-elle pas de le voter? Parce que les traités de commerce de 1881 vous l'intèrdisent. (Très bien! très bien!)

de commerce de 1881 vous l'interdisent. (Très bien! très bien!)
Aussi, messieurs, à chacum sa responsabilité. J'espérais que les fauteurs du traité de commerce de 1881 seraient venus défendre leur œuvre à cette tribune; aucun d'eux ne s'est présenté. Aussi, messieurs, de cette discussion, le pays retiendra cefait, que les traités de commerce ent fait leur temps dans ce pays et que personne se les défend plus. (Très bien i très bien l'à droite.)
M. Cunéo d'Ornano. — Nous re les défendons pas parce que nous avons un gouvernement réactionnaire.

réactionnaire.

M. le président. — Laissez parler les orateurs.

M. le ministre du commerce. — la constitute du commerce.

M. le président. — Laissez parler les orateurs. M. le ministre du commerce. — Le gouvernement en fait tous les jours des traités de commerce; quand il en viendra un en discussion, nous l'examinerons et nous nous expliquerons.

M. le baren des Retours. — Oh! nous discuterens, si vous le voulez, votre traité avec la Hollande. Il n'at, en réalit, autre chose qu'un tribut gratuit offert à l'Allemagne. Nous verrons si, après la douloureuse expérience que nous avons faite du système de vos traités, il es trouvera encore ici une majorité pour le voter! Je ne vous engage pas à l'apporter devant cette Chambre. (Très bien! à droite.)

dreite.)

A l'heure qu'il est, nous sommes en présence d'une agriculture dont la ruine entraîne celle de l'industrie, réduit les salaires et « use une crise effroyable. Lui venir en aide par des moyens immédiats et efficaces est le premier devoir du légis-

lateur.
Vollà ce qu'on dit et ce qu'on pense dans nos villes et nos campagnes. En dehors d'un relèvement du droit sur les céréales y a t-il un remède

incace? J'espérais que l'on voudraitici nous en ≎ffrir de sérieux. Que nous a t-on proposé ? Ce que la commission nous a proposé pour venir en aide à l'agri-oniture, c'est l'amendement de M. Germain.

mission nous a propose pour venir en aído à l'agrienture, c'est l'amendement de M. Germain.

Et qu'est-ce que j'y trouve? un ingulier remède!
Cet amendement propose, d'une part, à l'agriculture, de la faire dégrever l'année prochaine, par
une assembl' à venir, de 118 millions! et en at ndant, il propose hu et nunc de frapper l'alcool,
qui est produit par l'agriculture, en ndez-le bien,
d'une taxe supplémentaire de 245 millions!

Messieurs, ce présent, nos cultivateurs l'ont apprécié à sa valeur. Ilse tiennent pour un présent
carthaginois. Si vous voulez supprimer l'impôt
foncier, vous en avez le moyen,
Dans votre budget de 4 milliards, il serait facile
d'économiser plus de 18 millions. L'honorable M.
d'Aillières et priseurs de nos collègacs vous ont
présenté un certain nombre de ré luctions de dépenses, excédant 118 millions.
Ces réductions, il dépend de vous de les faire
sur nos dépenses. Le voulez-vous! En ce cas, la
suppression de l'impôt foncier serait une mesure
sérieuse.

Mais, messieurs, quand il a'agit, comme on pous

suppression de l'impôt foncier serait une mesure sérieuse. Mais, messieurs, quand il s'agit, comme on nous

mais, messieurs, quant it sagit, collime on nons le propose, dedéplacer la charge de l'épaule droite pour la port r sur l'épaule gauche, nous avons le droit de savoir quel poids nous portons et quel est celui qu'on veut nous imposer. En bien, l'impôt actuel sur l'alcol représente 245 millions. On veus propose de le doubler: c'est denc 215 millions vous propose de le doubler: c'est donc 245 millions en plus à supporter h c et nurze par l'agriculture. Et en échange, que nous offre-t-on î Une promesse de dégrèvement, un dégrèvement éventuel de 118 millions en 1886 i J'avais deue le droit de dire que l'amendement Germain était un présent carthagineis et que nous avons le devoir de le repousser. (Très bien i très bien l à droite).

L'agriculture ne veut plus de promesses. Elle a des raisons de n'y plus croire.

Elle n'a pas oublié le vœn de dégrèvement de l'impôt foncier formulé par la commission des tarifs des douenes en 1889.

Elle se souvient de cette fameuse caisse des dégrèvement, solennellement institu 2, à la veille des élections, par un article du budget de 1882, et dans laquelle il n'est point entré un centime.

Elle n'a point eublié que les trente millions de la conversion lui avalent été solennellement promis.

suivie d'effet.

Done, plus de promesses pour l'agriculture. Elle attend des actes. Si l'on ne peut rien faire pour elle, qu'en ait

donc le courage de le dire.

On neus parle du crédit agricole : le crédit agricole existe en Belgique. Dans ce pays, les fonds qui proviennent, des caisses d'épargne, sont mis à la disposition de l'agriculture. Le procédé est simple.

Je demande si la commission du budget est dis

Je demande si la commission du budget est disposée à appliquer les fonds de mos caisses d'épargne au crèdit agricole. Elle me répondrait que ces fonds sont absorbés par la dette flottante, et sufficient à peine pour combler les déficits des budgets. No parleas donc plus du crédit agricole. L'enseignement egricele I Vous avez sur ce sujet un document très intéressant. (Interruptions sur divers bancs).

A droide. — Parlez I parlez!

M. de Baudry-d'Asson. — Le discours de l'orateur gêne exex qui interrempent.

M. le baron des Rotours. — Sarez-vous ce que constatait en Allemagne un de nos cultivateurs les plus distingués, qui allait dans ce pays visiter les plus distingués, qui allait dans ce pays visiter les disblissements egricoles, en rue de la nouvelle législation sur les alcools et les sucres? (Interruptions à ganche. — Parlez I parlez I à droite.)

C'est que dans toutes les communes rurales, les enfants travaillaient l'après-midi dans les champs à côté de leurs parents, et que le ministre de l'instruction publique de Berlin trovvait que le travail agricole pendant une grande partie de la journée était le meilleur exercice gymnastique que la jeunesse pût prendre. (Nouvelles interruptions.)

Les Allemande forment la jeunesse au travail, à la discipline, à l'accomplissement de tous ses devoirs envers Dieu et la patrie.

la jeunesse put prendre. (Nouvelles interruptions.)
Les Alemands formen la jeunesse au travail, à
la discipline, à l'accomplissement de tous ses devoirs envers Dieu et la patrie.
Voilà le bon enseignement agricole. Vous l'entendez autrement. Je le constate avec regret.
Plusieurs membres. — Can'est pas la question l
M. le baron des Rotours. — Jaiétabli d'une
manière péremptoire que tous les droits protecteurs
que nous pourrions établir sur les produits agricoles autres que le blé ou le bétail, les traités de
commerce de 1881 nous les intredisant. Si je me
trompe, je demande à mes collègues de me rectifier,
— est-il vrai, oui ou non, que, par les stipulations
du traité de commerce de 1881, veus vous êtes interdit d'établir des droits d'entrés ou de relever
ceux existants sur les graines oléagineuses les lins,
les peaux et les nombreux produits dont j'al fait
passer aods vez yeux la longue nomenclature?
Un membre. — Ce n'est pas la question.
M. le baron des Rotourr. — Ceiui qui m'interrompt a probablement voté les traités de comnerce et je comprends très bien qu'anjourd'uni ce
vote lui paraises gènant et qu'il n'aime point qu'on
le lui rappelle.

vote lui paraisse genant et qu'il n'aime point qu'on le lui rappelle. Capendant, il faut que le pays sache pourquoi la Chambre en est réduite à discuter un droit d'entrée sur les blés étrangers, et ne vote pas des droits sur les produits agricoles qui n'intéressent pas l'alimentation. Il faut que le pays sache bien qui a la responsabilité de cette situation. Plusieurs de nes collègues proposent d'établir sur les graines cléagineuses un droit de 6 fr. Il est entré cette année pour 170 millions de graines de fruits oléagineux, qui reinent la culture du coiza et de l'œillette. Ge droit, qui serait du plus grand secours pour netre agriculture, vous ne pourrez le voter, et pourquoi?

Les huiles sent reprises dans tous les traités de commerce avec les puissances européennes. Le

commerce avec les puissances européennes. Le droit stipulé dans ces traités sur les huiles à l'en-trée en France est de 6 francs les 100 kilogram-

trée en France est de 6 francs les 100 kilogrammes.

Les graines oléngineuses donnent de 15 à 33 p. 100 d'huile de leur poids.

Si vous établissez, ainsi que vous le pouvez à la rigueur, un droit sur les graines et froits oléagineux de la Russie, de l'Inde ou de l'Afrique, pays avec lesquelsnous n'avons pas de traités de commerce, qu'arrivere-t-11?

C'est que vos fabricants d'huiles qui voudront utiliser ces p.oduits acquitterent 18 fr. au minimum sur la matilare première nécessaire pour faire 100 kilog, d'huile, tandis que les fabricants d'huiles d'Anvers et de la rivière de 6 fenes entrerout en France l'iuile provenant d'une même quantité de graines au droit de 6 francs.

D'où une prime d'importation de 12 francs au profit de l'étranger.

D'où une prime a importance profit de l'étranger. Pour les lins, les peaux, les laines, presque tous les autres produits agricoles, les traités de com-merce nous lient par les mêmes entraves et nous empêchent d'accorder à l'agriculture la protection laquelle elle a droit. Ces faits, il fallait les constater. (Approbation è

droite.)
La vérité, c'est que les hommes qui ont fait les traités de commerce de 1881, qui les ont votes, nous ont mis dans l'alternative de ne rien faire pour l'agriculture ou d'établir un droit de douane sur le

e et sur le bétail. Par un singuli r retour des choses parlementaires, il se treuve que ce sont eux qui, à l'heure qu'il est, viennent nous accuser d'en arriver à la néces-sité inéluctable à laquelle ils nous ont sciemment

sité indiuctable à laquelle ils nous ont sciemment conduit«.
Si vous vous reportez à un document officiel, à l'exposé des motifs du projet de loi portant ratification du traité avec l'Italie, vous y pourrez lire ce passage instructif:
« Ou croit devoir faire remarquer...que, milgrétoutes les instances des négociaieurs italiens, le gouvernement français s'est fait un devoir, conformément à ses engagements vis à vis du Parlement, de ne pas inscrire au tarif conventionnel les droits portes au tarif général sur les bestiaux et les céréales. » Ce decument porte la signature de M. Baithélemy Saint-Hilaire, alors ministre des affaires étrangères.

Ainsi, les auteurs des traités avaient pris, vis à vis du Parlement et vis à vis de l'agriculture, l'engagement de ne point comprendre les bl's dans les stipulations des traités. Ils le déclaraient publiquement.

bliquement.
En bien, messieurs, quelle était la signification En nien, messieurs, queile cunt la signification de cet engagement, sinon que dès cette épeque, dès 1881, l'on avait promis formellement à l'agriculture de compenser par des relèvements de diotis sur les blés les pertes auxquelles l'exposait le regime du libre-échange, auquel on la condamnait jusqu'en 1892, par les stipulations des traités de com-garca?

merce?
Les auteurs et les partisans des traités de commerce, essaient-ils aujourd'hui de nier ces engagements?
Nous sommes fondés à leur dire : La situatipn déplorable à laquelle est réduite l'agriculture, c'est vous qui l'avez faite. Vous en aurez devant le pays toute la responsabilité; elle vous appartient complète, entière. Vous aurez beau, aujourd'hui, venir nous dire: « Nous ne voulons pas de droit sur le blé ». Le pays sait très bien qu'en 1881 et en 1882, lors de l'élaboration des traités de commerce, vous avez promis aux cultivateurs que le droit d'entrée sur le blé et le bétail serait le remède auquel le législateur français pourrait re

courir en leur faveur.

Pour nous faire voter, même à titre transitoire, ce droit dont, en cas de cherté, je serais des premier à demander la suppression et qui doit aveir

pour corollaire la taxe du pain, il n'y a qu'un mo-tif : la nécessité de veuir en aide à l'agriculture française, par le seul moyen dont on nous ait laissé la disposition. (Applaudissements à droite.)

Observations météorologiques.— Paris, 23 février.— La pression barométrique est de 758 à Cherbourg; 765 à Biarritz, Bruxelles; 769 à Belfort.— Berrasque aborde l'Ecosse.— Baisse de 24mm à Stornoway, 7 à Brest; hausse de 6 en Provence, 3 en Gascogne.— Temps probable: vent des régions sud, ciel pluvieux.— Température douce.

AFFAIRES MILITAIRES

La libération de 25,000 hommes appartenant tous à la classe 1880 pour les troupes combattantes et aux classes 1880 et 1881 pour les services administratifs et le train, s'est terminés hier. La mise en route des divers detachements est accomplie conforment à la répartition arrêtée par l'état-major général. Chaque corps d'armée, chaque régiment avait reçu le quantum d'hommes à libérer. La décomposition des libérations mérite d'être connue. En voici le détail :

Infanterie ... 6.000

ue. En voici le détail :
Infanterie.
Cavalerie.
Artillerie.
(iénie.
Train
Ouvriers d'administration et infirmiers. Tetal.... 25.000

la classe 1831, n'a naturellement su lieu en Algérie et en Tunisie

L'Etat et les fournitures militaires. — Le Matın reçoit la lettre suivante, à propos de la question de nos fournitures militaires qui préoccupe viveiaent l'opinion:

Amonieur le directeur du Matin.

Monsieur le directeur du Matin.

Monsieur le directeur du Matin.

Monsieur le directeur de l'Armée, l'Armée d'étre vivement émue d'une série d'articles parus depuis quelques jeurs dans le Moniteur de l'Armée, l'Armée française et l'aris, relatifs à l'exécution des nou veaux marchés de fournitures militaires, et qui teadent à démontrer que ces marchés seront très ontreux pour l'Etat, ou bien que les nouveaux entrepreneurs, qui l'offriraient aucune surface ni aucune garantie, ne pourront tenir leurs engagements, ce qui reviendrait absolument au même.

Sans vouloir entrer dans une discussion au sujet des chiffres donnés par ces différents articles, nous croyons, monsieur le directeur, qu'il importe à notre dignité de faire savoir au public que, s'il est vrai qu'il existe entre nous et le ministère de la guerre une différence dans la manière d'interpréter les articles du cahier des charges qui indiquent les prix du remboursement des matières cédées par l'Etat, il est absolument certain que, même dans le cas où ce que nous croyons être notre droit serait admis, il en résulteraite encore pour le Tréesor une économie annuelle considérable, en comparaison des marchés échus le 31 décembre 1831.

Nous devons ajouter que l'administration de la guerre, pour assurerde notre part l'exécution de ses survices, pour sède des garanties qui consistent nouseulement dans notre passé, notre honorabilité, notre situation commerciale et industrielle, mais encore dans la propriété infiscutable et maltérable de nos usines et de notre outillage ;— dans nos cautionnements qui sont de 30,000 france par l'administration de la guerre.

Kous pensons, mons'eur le directeur, que cet expos' suffira pour montrer qu'aneune crainte ne peut être exprisée, quant à l'exécution de nos march

FRÉDÉRIC ALTAIRAC, conseiller général (Algérie es Tunisie) LOUIS COLLIN (Nantes et Rennes.) CH. ESTIVAL (LYON) FROMENT (Hesaucon). LANGIN SCHRAEN (Lille.) L. LECER (Paris, 1 rest 2e lots.) SIMON-ULLMO (Marseille).

CHRONIQUE LOCALE ROUBAIX

Elections au conseil des prud'hommes, Voici les résultats du scrutin qui a eu lieu lundi matia, pour l'élestion de trois prud'hommes-patrons. 2e catégorie, 2e série: Votants, 61. M. Alexandre Vernior a été élu par 61 suffrages, en remplacement de M. Charles Cordonnier, démissionnaire. 1resérie: Votants 62. M. César Pollet, 62 voix, élu en remplacement de M. Louis Watine-Wattinne décédé.

décédé.

3e Catégorie, 2e série. Votants, 8. M. Augustin Leloire, 8 voix, élu (élection invaliée.)
Il est à remarquer que tous les élus oat obtenu l'unanimité des suffrages exprimés.

Le même fuit s'était déjà produit dimanche pour l'élection de M. Remy-Degalle, prud'homme ouvrier.

Un affreux suicide.— Le quartier du Pile a été mis en émoi, dimanche soir, par un tragique évé-nement. Au numéro 312 de la rue du Tilleul, habite un coiffeur nomme Caplette et bien connu à Roubax. Depuis quelque temps, il paraissatt fort som-bre, parlait pou et semblait présenter des signes de dérangement mental. Dimanche après-midi, il rasa encore plusieurs

Dimanche après-midi, il rasa encore plusieurs clients, ferma sa bontique à la tembée de la nuit et ne sortit plus. Vers huit heures, une fille de 25 ans, Marie Devallett, étonée de n'estendre accun bruit dans la maison, y entra. Dans la cuisine, un spectacle horrible s'offrit à ses yeux: Caplette était étendu sur le sol, la face contre terre, une plaie affreuse au cou; un rasoir ouvert et ensanglanté était encore auprès de lui. Le malheureux s'était tranché la carotide, et l'opinion, de M. le docteur Lepoutre, mandé en toute hâte, est qu'un seul coup avait suffi à amener la mert.

Encore un noyé. — La partie du canal qui est comprise entre le pont du Blanc-Seau et Wasquehal est vonée de puis quelque temps à une triste célébrité. C'est le troisième malheur de ce genre que l'on y constate depuis un mois, et les trois noyés que l'ona retrouvés en cet endroit, étalent tous les trois de teut jeunes gens, presque des enfants.

Dimanche matin, à onze heures, un ouvrier qui longesit le canal, entre le pont du Blanc-Seau et celui du Port, fut vivement impressionné en apercevant un cerps humain qui flottait à la surface de l'eau. Avec l'aide de quelques autres personne, il retire, sans peine un cadavre dans un état de décomposition avancée. Cétait celui d'un jeune garon d'une quinzaine d'années.

Le garde-champêtre de Wasquehal, M. Wannin, immédiatement avert, fit transporter cette lugubre trouvaille à la morgue de Wasquehal.

Sachent qu'on recherchait en vain Eugène-Camille Deveghel, dont nous avons signalé la disparition, il ne douta pas que ce fût lui et informa aussitôt de ce fait M. le commissaire du ler arrondissement et M. Deveghel, père.

Ce dernier reconut son fils, qui était disparu

dissement et M. Deveghel, père.

Ce dernier reconnut son fils, qui était disparu depuis le 13 janvier. Selon M. le docteur Jacquart, qui a visité le corps, son séjour dans l'eau rementerait à cette époque. Il ne porte aucune trace de violence. Est-ce un accident? Espérens-le.

Camille Deveghel n'avait que 15 ans et 1/2. Ses parents sont dans une désolation facile à concevoir.

Accident. — Dimanche après-midi, un ouvrier nommé Louis Bourgois, était monte sur une chaise afin de remettre à l'heure son horloge. Il perdit l'équilibre et, malheureusement, tomba sur un poéle en activité placé à une faible distance : aussi s'est-il cruellement brûlé aux reins. M. le docteur Bernard l'a fait admettre d'urgence à l'Hôtel-Dieu.

Querelles de ménage. — Dimanche soir, le nommé Pierre Eysint a été grièvement blessé aux jambes par un tisonnier que sa femme lui a jeté dans un mouvement de celère. Il a été admis à l'hôpital sur l'ordre de M. le docteur Largillière.

— Le même jour, vers minuit, M. Emile Delbeck ournalier, rue du Collège, prevenait un agent que — Le même jour, vers minuit, M. Emile Delbeck ournalier, rue du Collège, prevenait un agent que pendant une courte absence qu'il avait été obligé de faire, Vanpuvelde s'était pris de querelle avec sa femme, lui avait porté des coups de couteau et l'avait mordue avec une telle rage qu'il lui avait enlevé la lèvre inférieure. A moité folle de frayeur et de douleur la pauvre femme s'enfuit en pous-sant des cris d'échirants : le docteur Bernard la fit admetire d'urgence à l'hôpital, à un heure du matin.

matin. Quant à Vanpuvelde, il fut arrêté par l'agent que Delbeck avait requis, et conduit au poste.

Dimanche, à midi et demi, une femme misèra-

Dimanche, à midi et demi, une femme misèrablement vêtue et suivie d'une cinquantaine de personnes, s'approcha de l'agent qui stationnait à l'angle des rues de l'Alcuette et du Grand-Chemin, et lui demanda la reute de Lille.
L'agent l'ayant interrogée, elle répondit qu'elle venait d'Angleterre et qu'elle se trouvait sans ressources et sans domioile. Les allures étranges de cette femme avaient attiré sur elle l'attention des passants et provoqué un rassemblement. L'agent l'a arrêtée pour vagavondage et consignée à la disposition de M. le commissaire du 2e arrondissement.

Elle se nomme Henriette Faigelet, 32 aus, couturière, originaire de Valenciennes.

Chronique théâtrale. — Nous rappelons que ce soir, à l'Hippodrome, on jouera Manon en représentation extraordinaire. La troupe lyrique de Bruges fera ses débuts sur notre scène, et, si elle obtient la faveur du public, elle viendra chaque semaine jouer l'opéra comique jusqu'à la fin de la saison theâtrale.

Wattrelos.—Voici de nouveaux détails sur la grava affaire dent nous avens parlé hier. La coupable est connus: c'est unejeune fille de 22 ans, nomée Flore Florin. Après avoir été chassée par ses parents à cause de son inconduite, elle était allée demeurer pendant deux mois chez leurs voisins, les époux Nys-Fourment; puis elle disparut subitement, et on apprit qu'elle s'était gagée cemme servante à Croix.

M. Carbonnel, garde champètre de Wattrelos, se mit a sa recherche et la rencontra same ii, à huit heures et demie du soir, dans la rue Colbert, à Roubaix. Il l'arrêta sur le champ et la cenduisit devant M. le commissaire de police de Wattrelos. En présence de ce dernier, Flore Flerin a fait des aveux complets: son crime a été commis le 16 janvier. Wattrelos .- Voici de nouveaux détails sur la

aveux complets: son crime a etc comme a parvier.

Cette mère dénaturée a été remise, dimanche matin, entre les mains de la gendarmerie et transférée à Lille, pour y être interregée par M. le procureur de la République.

Au moment où elle quittait la gendarmerie de Wattrelos, vers une heure de l'après-miti, un rassemblement de cinq à six cents personne s'est formé et n'a pas caché la l'gitime indignation que lui causait l'acte dont Flore Florin s'est rendue courable. Devant l'attitude hostile de cette foule, la mai

Devant l'attitude hostile de cette foule, la maiheureuse a ctè prise d'un tel tremblement nerveux
qu'il lui a été impossible de faire un pas. Un
homme généroux, M. X..., témoin de cetts scène, a
été saisi de piété et a fair rentrer dans la cour de
la gendarmerie sa voiture où la prévenue est montée
en compagnie de deux gendarmes. Le demestique
les a conduit jusqu'au hamean du Laboureur, et
Floie Florin a fait le reste de la route à pied.
La façon habile et prudente dent M. le commissaire de police de Wattreles a dirigé l'enquête qui
a amené l'arrestation de Flore Florin, fait honneur
à la sagacité de ce fonctionnaire.

— Samedi, l'inspecteur des douanes s'est rendu
au hameau de la Martinoire et a felicité vivement
les employés qui ent opéré la capture de Pétoux.

M. le commissaire du 3e arrendissement, prévenu, à fait les constatations d'usage.
Caplette était séparé de sa seconde femme; il avait un enfant du premier lit.

Encore un noyé. — La partie du canal qui est comprise entre le pontduBlane-Seau et Wasquehal est vonée dépuis quelque temps à une triste célébrité. C'est le troisème malheur de ce genre que l'on y constate depuis un mois, et les trois noyés que l'on a retrouvés en cet endroit, étaient tous les trois de tent jeunes gens. presente des enfants.

Jeu de Boule — Brasserie du « Globe », Grande Ruo. — Grand Jeu de boule à la platine. — M. Deconde a l'honneux d'informer les amateurs, que les dimanches ler et 8 mars 1853, il donneux a con local, Grande-Rue en face de la rue du Collège, un Jeu de boule à la pla tine, conformément aux dispositions suivantes : 1.000ff de prix en espèces. ler prix, 200 fr.—2e, 150.—4e, 100.—5e, 80.—6e, 65.—7e, 50.—8e, 45.—9e, 44.—10e, 35.—11e, 30.—12e, 25.—13e, 26.—14e, 20.—15e, 15.—16e, 10.—17e, 5.—Le jeu sera mis à li disposition des amateurs, à partir du mardi 24 au samed 28 février.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX — Bulletin de la séance du 22 février 1885.— Versements: Roubaix : 130 déposants, 46 nouveaux, 39,439 nn. — Succursale Lannoy : 15 déposants, 0 nouveaux, 3,400 nn.— Succursale Croix : 12 déposants, 7 nouveaux, 2,400 nn.— Tetal des versements : 45,339 nn.

Remboursements.— Roubaix : 75 remboursements effectuée, 2,15,39 03. Succursale Lannoy : 4 remboursement sefectuée, 0,087 00. — Succursale Croix : 1 remboursements effectuée, 0,100.—Total des remboursements : 21,726 03.

Les opérations du mois de février sont suivies: A Roubaix, par M. Achille Delattreete Etienne Motte, directeurs.— A Lannoy, par M. L. Dufermont.— A Croix, par MM. Henri Lamblin et Alcide Couturier.

CONDITION PUBLIQUE DE ROUBAIX Laines peignées mécaniquement. 2.734 204.370 l » blousses » filées. • Soies. • Cotons. 105 20.872 365 39.189 9 392 410 43.997

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Conférence du samed: 21 février. — Un Voyage commercial aux Etats-Unis, par M. Lourdeiet M. Henry Bossut, président de la Société de géographie, classat dernièrement M. Alfred Reacuard, secrétaire général de la société, parmi les hommes qui, malgré leurs occupations multiples, n'étaient jamais affairés et trouvaient du temps pour tout.

M. E. Lourdeiet appartient également à cette catégorie d'hommes actifs et énergiques. En dehors des préoccupations nombreuses que doit lui donner son commerce d'exportateur, ce négociant remplit les fonctions ée président à la chambre syn licale des négociants-commissionnaires de Padonner son commerce d'exportateur, ce négociant remplit les fonctions ce président à la chambre syn licale des négociants-commissionnaires de Paris; il est vice-president de la Société de geographie commerciale, président de la société académique de comptabilité. Il a organisé, à Paris, des conférences très interessantes qui ont lieu periodiquement dans la salte de la rue de Lancry; il a créé et prefessé un cours d'anglais à l'Association philotechnique d'Aubervillers. Il y a huit jours, il faisait au flavre une conférence sur les Etats-Unis, samedi, il la renouvelait à Roubaix, prenant à sa charge les frais de ces divers déplacements et ne poursuivant — comme M. Alfred Renouard — qu'un seul but, celui d'être utile à son pays.

M. Lourdelet parle avec une remarquable facilité. C'est le type accompil du causeur parision, passant presque sans transition du plaisant au sévère, glissant de temps en temps dans son étude des mœurs américaines un mot aimable pour la partie féminine de l'auditoire, une flatterie pour les fabricants de Roubaix; en un mot, captivant l'assistance par la chaleur de la diction et la finesse de l'observation.

les fabricants de Roubaix; en un mot, captivant l'assistance par la chaleurde la diction et lafinesse de l'observation.

C'est par un hommage rendu à l'activité et à l'initiative des Roubaisiens « complètement en dehors des critiques qu'il va faire par la suite » que M. Lourdelet ouvre sa conference. Après avoir rappelé les liens qui, depuis les guerres de l'indépendance, unissent la France aux Etats-Unis et rappelé, brièvement, les services rendus à cette nation par le genéral de Lafayette, M.E. Lourdelet pa genéral de l'entre de l'Aragent pour les seus de cette ville sont très élevées. La plus haute appartient au journal La Tribune.

Elle a il ou 12 étages. La rade, située à l'embouchure de l'Hudson, est très profonde. Les steamers calant 8 et 9 mètres peuvent facilement se mettre à qual. On fabrique à New-York tous les articles d'Europe; les papiers peints, l'ébénisterie, la broderie d'ameublement, les étoffes de soie unies et brochées, les cuirs de Gordoue, les brouzes d'art, la bijeuterie, l'orfévrerie, l'horlogerie, la verrerie, les faiences, les chauseures, etc., etc.

Parlant de l'Industrie des fleurs artificielles, que la main de la Parisienne a portée à une si grande perfectien. l'orateur a dit ou'il y a actuellement

les faiences, les chaussures, etc., etc.
Parlant de l'industrie des fleurs artificielles, que
il a main de la Parisienne a portée à une si grande
perfectien, l'orateur a dit qu'il y a actuellement
à New-York 141 établissements preduisant cet article, occupant 3,500 ouvriers et faisant un chiffre
d'affaires de 22 millions de francs.
Le conférencier passe en revue les progrès réalisés aux Etats-Unis par les différentes industries.
La machine y a remplacé le portefaix. Dans beaucoup de maisons, les escaliers sont remplacés par
des ascenseurs. La vapeur et l'electricité sont
employées partout où elles peuvent procurer une
économie de temps.
Après New-York, l'orateur passe saccessivement
en revue Besten, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati,
Philadelphie; il rend compte des nouvelles et principales industries de ces différentes villes.
Boston est surnommé par les Américains : la
Teigne des Etats-Unis, Les Bostonniens sont la risée
des habitants des autres villes. Ceux-ci ont tort,
car c'est une cité artistique et littéraire. Les dames
de Beston et, en général, celles des Etats-Unis sont

americane à une innuence très considératie sur la marche progressive du pays. S'adressant aux dames qui assistent à la cenférence, M. Lourdelet les supplie d'inculquer à leurs enfants l'amourdes voyages, qui sont une école de grande expérience. Il conseille aux jeunes gens d'aller sur les lieux mêmes de consommation constater combien est

fausse l'opinion que l'on a en France de la situa

fausse l'opinion que l'on a en France de la situation de ospays.

Le conférencier examine ensuîte les diverses industries spéciales aux villes que nous avons nommées plus haut.

Des chiffres puisés dans les bulletias officiels de
1880 et 1882 viennent, à l'appui de la démonstration,
indiquer le nombre d'établissements, d'ouvriers
employés et le montant de la production.

L'aridité du sujet est relevée de temps à autre
par un épisode des mœurs américaines et une réflexion humoristique qui retient l'attention de l'auditoire et l'amuse sans rien enlever à la gravit d'usujet.

sujet. La description qu'il fait de Pulman-City, à 17

sujet.

La description qu'il fait de Pulman-City, à 17 milles de Chicago, sur les bords du lac Calumet, que l'on a commencé à bâtir en 1880, et qui au ler août 1883, comptait 7,500 habitants, tous ouvriers employés à la fabrication des wagons-lits, indique les efforts faits en Amérique pour le bien-être de l'ouvrier. Les maisons de cette petite ville sont coquetter, munies chacune d'une salle de hain, et approvisionnées directement par un immense réservoir central d'eau chande et d'esu froide.

La culture de l'esprit n'a pas été l'objet de meins d'attention de la part des fondateurs de la ville, que le bien-être matériel. Il y a un charmant théâtre, une bibliothèque choisie et même très confortablement installée, etc., etc., pour l'usage des ouvriers. Mais afla de combattre l'ivrognerie, ce défaut, es vice national, en a eu le soin d'écarter tout débitant de boissons fermentées ou alcooliques. « Aussi, dit M. Lourdelet, la pair et la , concerde règnent dans toutes les familles. »

Tout sersit à citer dans cette conférence. La

Tout sersit à citer dans cette conférence. La conviction profonde, jointe à l'expérience de celui qui a vu, et bien vu, donnent à l'orateur un accent e chaleur et de sincérité qui vous saisit et vous

qui a vu, et bien vu, donnent à l'orateur un accent de chalseur et de sincérité qui vous saisit et vous pénêtre.

Tout ce que l'orateur a observé pendant son voyage est pris sur le vif et exposé avec un entrain qui fait impression sur l'auditoire.

L'orateur conciut en consoillant l'étude des langues vivantes, et les voyages, si nous ne voulens pas que nos industries soient bientôt annihiléss par celles des pays nouveaux et entreprenants qu'il vient de décrire.

Des applaudissements chaleureux ont prouvé à M. Lourdelet combien sa causerie avait intèressé l'assemblée.

On a applaudi de nouveau les réflexions spirituelles dont l'orateur a accompagné les projections qui ont terminé la conférence.

Il convient de remercier M. le directeur de l'Ecole Nationale des Arts industriels de l'obligeauce dent il a fait preuve envers la Société de Géographie, en mettant à sa disposition l'appareil à projections de l'école et de remercier les jeunes préparateurs de cette école qui ent prêté leur concours à cette opération délicate.

V. D.

T'OURCOING

passé, leurs réclamations ne seront pas admises. Fait à la mairie de Tourcoing, le 22 février 1885. Le maire, V. HASSEBROUCQ.

Le chien enragé abattu jeudi après-midi par le garde-champètre Wattel, avait mordu un enfant inconnu des quelques personnes qui avaient été témoins de l'accisent. Des recherches pour le retreuver avaient été vainement faites, et ce n'est que samedi soir qu'on estendin parvenu à le découvrir. C'est un nommé Jules Desprez, âge de il ans, demerrant avec ses parents, ouvriers de filature, rue de la Belle-Vue. Cet enfant, demi-idiot, n'avait par se profit par le se avait de la contract pas osé dire à ses parents qui lui avalent parait. Il défendu de sertir dans la rue ce jour-là, qu'il avait été mordu. Il a été conduit auprès de M. le doc-teur Brunet, qui a constaté, sur le dessus de la main gauche, une égratignure assez profonde pro-duite par la dent du chien, mais il n'a pas cru de-voir pratiquer la cautirisation, qui sersit à pre-sent sans effet, et il a ordonné seulement une mé-dication

Samedi, vers onze heures et demie du soir, un samedi, vers onze neures et demie du soir, un agent vit sur la place Charles-Roussel une femme qui sonnait aux portes pour demander l'aumône. L'agent arrêta cette femme, qui déclara se nommer Catherine Massin, âgé de 57 ans.
Elle avait son tablier rempli de pain et était en état d'ivresse. L'agent l'a conduite au bureau de

Dans la nuit de dimanche à lundi, M. Lencau Dans la muit de dimanche à lundi, M. Lencau, rue Neuve, a été forcé de requérir l'aide de la police peur mettre à la raison son fils qui battait sa mère, et brisait le mobilier. Deux agents se sont rendus au domicile de Lencau et ont du engager une lutte avec ce mauvais fils pour s'en rendre maître et le conduire au pôste.

Carabiniers du Cercle du Petit-Château Lundi 16 février, les Carabiniers du cercle du Petit-Château étaient en grande fête. La distribution des prix du concours trimestriel, dont nous donnons plus loin le résultat, a ét-,

en revue Besten, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, Philadelphie; il rend compte des nouvelles et principales industries de ces différentes villes.

Boston est surnommé par les Américains: la Teigne des Etats-Unis. Les Bostonniens sont la risée des habitants des autres villes. Ceux-ci ont tort, car c'est une cité artistique et l'itéraire. Les dames de Boston et, en général, celles des Etats-Unis sont à la tête du mouvement intellectuel. La fomme américaine a une influence très considérable sur la américaine a une influence très considérable sur la mouvement intellectuel. La fomme américaine a une influence très considérable sur la la commission, a promis qu'au prochain concours trimastriel, on tirerait des prix d'une grande valeur.

Voici les résultats de la distribution des prix :

Haut nombre : fer prix, G. Dervaux, 29 barrages, 28,
— 28, J. Watjens, 28 b. 25,— 78, J Desurmont, 28 b. 23,
4e. D. Parray, 28 b. 22,— 58, H. Vammeraghem, 27 b.
28. — 68, L. Dervaux, 27 b. 24.— 78, C. Buffin, 26 b.

FEUILLETON DU 24 FÉVRIER - (Nº 11).

LE FLEUVE D'OR

VOYAGES & AVENTURES

V LES CONSTRUCTEURS DE TERTRES (Suite)

La pente de la montagne sur laquelle les La pente de la montague sur laquelle l'as voyageurs venaient de s'engager était nue. Lambert, assis au pied d'une roche, regarda t d'un œil distrait Vampa et Minno faire décrite aux mules de longs zigzags, précaution sans laquelle les caisses que portaient les braves animaux leur auraient passé par-dessus la tête, tant le sol était incliné. En ce moment, l'imagination du Parisien voyageait par delà le pays qu'il avait sous les yeux. Il allait donc enfin voir d'autres arbres que des pins, d'autres oiseaux que des aigles ou des vautours, d'autres

oiseaux que des aigles ou des vautours, d'autres plantes que des sauges ou des bruyères.

Puis, bien que Paul tint à éviter tout contact avec les Indiens. Lambert ne désespérait pas de pouvoir contempler de vrais sauvages, car Yampa, qui était un chrétien auquel le père Anselme avait appris à se servir d'un mouchoir de poche, et Minno, qui parlait français, ne lui paraissait, ni l'un ni l'autre, des sauvages d'une authenticité prouvée. Un coup de sifflet, appei paraissait, in l'un ni l'autre, des sauvages d'une authenticité prouvée. Un coup de sifflet, appet de Thibaut, qui s'étonnait de l'absence de son voisin habituel de marche, réveilla en quelque sonte Lambert. Il atlait se lever et se lanoer à son tour sur la pente, certain de rejoindre ses cempagnens en un instant, larsqu'il se rassit et

se pressa contre la roche qui l'abritait. Il arma | vous seriez-vous blessé? cement son fusil, le souleva avec lenteur,

visa dans la direction d'un bouquet do sapin qui se trouvait à sa droite, puis rabattit son arme en faisant un geste de dénégation.
Le gibier que venait de viser Lambert, c'était l'Indien qu'il avait déjà vu et qui venait d'apparaître entre les arbres. Le cou tendu, le d'apparaitre entre les arbres. Le cou tendu, le sauvage se dirigeait vers la pente que descen-dait la petite caravane, et passait d'un arbre à un autre, comme s'il craignait d'ètre aperçu. Il franchit, courbé, le distance qui le séparait du bord du plateau et s'étendit sur le sol. Lam-

du bord du plateau et s'étendit sur le sol. Lambert épaula par deux fois, sans se décider à tirer. S'il eût fait nuit, peut-être eût-il suivi le précepte de Thibaut; mais là, en plein jour, de sang-froid, tuer un être humain, il ne le pouvait pas, c'était plus fort que lui.

Que faire? L'embarras du Parisien était grand. Sa première idée fut de courir vers l'Indien, qui, se voyant découvert, regagnerait infailliblement les sapins. Appeler? c'était lui donner l'éveil, et, l'oiseau parti, Lambert passerait une fois encore nour avoir mal vu ou rêserait une fois encore pour avoir mal vu ou re-vé. Un nouveau coup de sifflst retentit, il fal-lait prendre une récolution. Lambert se redressa et fit au Canadien d'énergiques signes d'appel. Lorsqu'il reporta ses regards vers l'endroit où l'Indien s'était couché, il poussa une exclama-tion en le gyant plus

l'Indien s'était couché, il poussa une exciama-tion en ne le voyant plus.

— Allons, murmura-t-il avec résignation, ce garçon doit posséder un paquet de cette fa-meuse poudre de Perlimpinpin qui rend invi-sible, et Thihaut va se moquer de moi; ayons

bon caractère.

Toutefois, au lieu d'aller au-devant de son compagnon, il lui fit signe de hâter le pas.

— Que vous arrive-t-il, Lambert? demanda
le Canadien aussitôt qu'il fût à portée de la voix; Ne tirez pas, cria-t-il à Lambert.
Le jeune Indien venait de se redresser, et il tendait vers le Canadien ses mains désarmées.

— Non, mon camarade, répondit le Parisien; j'ai vu un coq de bruyère ou un faisan, je

sien; j'ai vu un coq de bruyère ou un faisan, je veux que vous décidiez le cas.

— Est-ce pour rire plus à votre aise de m'avoir fait grimper cette côte, Lambert, que vous commencez par rireà vos propres dépens?

— Non, mon ami, je désire vous soumettre un doute. Le bourgeois, l'Indien de l'autre soir, veux-je dire, vient de reparaître; il s'est avancé jusqu'au bord du plateau, là-bas, et s'est couché pour vous observer. Vous m'avez appelé, et pendant que je vous faisais signe d'accourir, le bonhomme a disparu.

— Parlez-vous sérieusement?

— Cartes.

-- Certes Cerres.
 Voire fusil n'est donc pas chargé?
 Si; toutefois, je viens encore de m'en convaincre : il ne veut pas partir lorsqu'il y a un

homme au bout. Le Canadien haussa ses larges épaules; puis,

après avoir armé son fusil, il marcha vers les sapins. Arrivé pres des arbres, il examina le sol etse dirigea verse la roche au pied de laquelle, au dire de Lambert, l'Indien s'était couché. - Voyons, Lambert, demanda le chasseu

après avoir regardé la terre, est-ce une plai-- Non, Thibaut; du reste, voyez, ni vous ni moi n'avons passé par là, et voilà une petite plante dont la tige ne doit pas s'être brisée toute suila

oute scule.

Thibaut regarda la plante avec attention puis, le doizt sur la détente de son fusil, il se dirigea vers une roche placée sur la pente, dé-crivit un cercle autour du bloc et s'arrêta. NILCA

VI

Thibaut, à la grande surprise de Lambert, rejeta son fusil sur son épaule et se rapprocha de l'Indien.

— D'où sors-tu, pauvre Nilca, lui demandatil en espagnol, et comment te trouves-tu de ce côté des montagnes?

— Je me suis enfuie de la Roche-Verte, répondit l'Indienne; je ne veux pas mourir parmi les blancs.

— Tu voyages seule?

- Tu voyages seule?

- J'ai su que ton chef et toi vous alliez marcher vers les plaines de mon pays, et je

vous ai suivis.

— A pied, sans armes? - Quand les blancs se sont emparés de moi,

— Quand les blancs se sont emparés de moi, ils ont brisé mon arc et mes flèches.

— Est-ce donc toi, demanda Thibaut, qui t'es approchée la nuit de notre foyer?

— Oui; j'avais faim.

— Pauvre petite! Il fallait nous accoster en plein jour, te faire reconnaître.

— Je craignais, je craîns encore, dit l'Indienne, dont le regard anxieux se fixa sur le visage du Canadien, comme pour lire dans sa pensée, que ton chef ne me rettnt prisonnière pour me ramener ensuite à la Roche-Verte.

— Tranquillise-toi, aucun de nous ne veudrait te priver de la liberté que tuas reconquise. Allons, viens.

Allons, viens.

— J'ai souvent entendu les habitants de la - J'ai souvent entendu les habitaites de la Roche-Verte te nommer Cœur-Loyal, di t'In-dienne, je cro's donc à tes paroles ; si ton chef doit me rendre à la servitude, laisse-moi partir,

Loin de te livrer, Nilca, mon chef te

de ton esprit, et accompagne-moi.

La stupéfaction de Lambert, attentif à cette conversation, était comique à observer. Il avait appris un peu d'anglais et d'espagnol pendant sen séjour à la Roche-Verte : il comprenait donc à peu près ce que disait la jeune sauvage, dant il admirait la gentillesse, l'airrésolu, les grands yeux noirs. Il était très intrigué, car il ne se souvenait pas de l'avoir vue sur le damaine où

le regarda avez inquieuue.

— Rassure-toi, Nilca, s'empressa de dire Thibaut, qui ne put se défendre de sourire; ce guerrier te croit fatiguée, et, selon la coutume des hommes de sa nation, il t'offre son bras alin que tu puisses t'y appuyer.

— Je sais marcher, répondit Nilca.

Et elle continua de suivre Thibaut, près duquel Lambert essaya de se maintenir.

— Vous m'avez blàmé, lui dit-il, de n'avoir pas tiré sur le ròdeur que j'avais aperçu; à ma place, vous auriez donc tué cette jolie personne?

— Non, Lambert; car si je n'avais pas reconnu Nilca, j'aurais au moins reconnu une femme.

— Oui : j'ai fait pis, cette fois, que de pren-

dre un coq de bruyère pour un faisan ; en conscience. Thibaut, pouvais-je deviner que les ludiennes du désert portent des culottes?

— C'est là un fait pourtant assez rommun,

reprit le Canadian; néanmoins, votre méprise reprit le Canadien; neanmoins, votre meprise est excusable; je ne serais pas moins désolé que vous s'il était arivé malheur à cette enfant. Toutefois, n'oubliez pas mes conseils, Lambert: ce ne sont pas les femmes qui viennent d'ordi-naire rôder, la nuit, autour des foyers, et nous

ce ne sont pas les femmes qui viennent d'ordisens es pou près ce que disait la jeune sauvage, dont il admirait la gentillesse, l'airrésolu, les grands yeux noirs. Il était très intrigué, car il ne se souvenait pas de l'avoir vue sur le domaine où son costume n'eût pas manqué d'attirer son attention. Au moment où, sur les pas de Thihaut, la jeune Indienne s'engagea sur la descente, le Parisien se rapprocha d'elle.

— Le chemin est rude, dit-il, si mademoiselle ou madame veut me faire l'honneur de s'appuyer sur moi?

Il présentait son bras. L'Indienne ne comprenant rien à son acte de courtoise, recule et le regarda avec inquiétude.

— Rassure-toi, Nilca, s'empressa de dire thibaut, qui ne put se défendre de sourire; ce guerier te croit fatiguée, et, selon la coutume des hommes de sa nation, il t'offre son bras alin que tu puisses t'y appuyer.

— Je sais marcher, répondit Nilea.

— Le elle continua de suivre Thibaut, près duquel Lambert essaya de se maintenir.

— Vous m'avez blàmé, lui dit-il, de n'avoir pas tiré sur le rôdeur que j'avais aperçu; à ma place, vous auriez donc tué cette jolie personue?

amenee dans l'Arkansas. Bien que ce trafic soit défendu, elle a été vendue à un colon de la Roche-Verte.

— Oui, ditThibaut; on l'avait affublée d'une rebe, de souliers, et la pauvre petite faisait triste figure sous cet accoutrement. Ses mattres

triete figure sous cet accoutrement. Ses maîtres n'étaient pas de mauvaises gens, ils ne la maîtraitaient pas, exigeaient d'elle peu deservices, et cherchaient à combattre sa tristesse.

— Comment se fait-il qu'elle porte le costume des guerriers de sanation? demanda Paul.

(A suirre.)

Lucien BIART.